

SEICHÔ MATSUMOTO

# Un endroit discret

roman traduit du japonais  
par Rose-Marie Makino et Yukari Kometani



actes noirs  
*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Tsuneo Asai est en mission à Kôbe pour le compte du ministère de l'Agriculture lorsqu'il reçoit un coup de téléphone : son épouse est morte quelques heures plus tôt. Elle a succombé à une crise cardiaque tandis qu'elle se trouvait dans un magasin. Sous le choc, il décide de rentrer à Tôkyô par le premier train. Eiko avait le coeur fragile, il le savait, et la nouvelle de son décès ne l'a surpris qu'à demi. Les circonstances de sa mort, en revanche, ne laissent pas de l'étonner. Comment cette épouse docile, au caractère réservé, avec laquelle il menait une vie calme et sobre, qui ne s'absentait de la maison que deux ou trois après-midi par semaine pour aller à ses réunions de haïku, a-t-elle pu mourir dans une curieuse petite boutique de cosmétiques, dans un quartier où elle n'aurait jamais dû mettre les pieds ?

Quelques jours plus tard, il décide d'aller s'excuser auprès de la commerçante de la gêne occasionnée. Il découvre alors, non loin de là, la villa Tachibana, une maison de rendez-vous. Son trouble grandit. Peu à peu, d'infimes détails, de curieux haïkus publiés à la mémoire de son épouse dans la revue de son cercle littéraire, les confidences du personnel des "villas" sur les couples illégitimes qui les fréquentent, le convainquent que sa femme menait une double vie...

Dans ce roman écrit au début des années 1970, Seichô Matsumoto traque de l'intérieur un fonctionnaire appliqué brusquement débordé par un événement inattendu. Ce faisant, il nous donne à voir une société japonaise profondément ambivalente, à la fois pétrie de conventions et complice de ceux qui les ignorent.

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

SEICHÔ MATSUMOTO

*Auteur de policiers parmi les plus célèbres de la seconde moitié du XXe siècle, Seichô Matsumoto (1909-1992) a écrit de nombreux romans. Il est notamment l'auteur de La Voix (Philippe Picquier) et Tokyo Express (Philippe Picquier / Unesco).*

DU MÊME AUTEUR

*LE VASE DE SABLE*, Philippe Picquier, 1987.

*TOKYO EXPRESS*, Philippe Picquier-Unesco, 1989.

*LA VOIX*, Philippe Picquier, 1992.

Photographie de couverture : © Kimiko Yoshida

Titre original :

*Kikanakatta basbo*

Editeur original :

Kadokawa Shoten Publishing Co., Ltd., Tôkyô

© Nao Matsumoto, 1983

Publié avec l'accord de Nao Matsumoto et le Japan Foreign-Rights Centre

© ACTES SUD, 2010

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-01356-1



SEICHÔ MATSUMOTO

# Un endroit discret

roman traduit du japonais  
par Rose-Marie Makino et Yukari Kometani

*ACTES SUD*



C'est à Kôbe que Tsuneo Asai avait appris la nouvelle. Il était à peu près 20 h 30, il participait à un dîner avec des industriels de la transformation des produits alimentaires. Chef de bureau de l'alimentation au ministère de l'Agriculture, il était arrivé la veille en compagnie de son directeur, le chef de cabinet Shiraishi. Celui-ci avait bénéficié d'une promotion et était arrivé dans son service un mois plus tôt si bien qu'en matière de politique d'alimentation, c'était pratiquement un débutant. Depuis la veille, dans la région d'Osaka-Kôbe, ils avaient visité des conserveries et des usines de charcuterie, et ils avaient prévu pour le lendemain de se rendre à Hiroshima. Ce soir-là, les industriels leur offraient un banquet pour resserrer les liens.

Le dîner était sur point de se terminer. Le chef de cabinet, qui était de trois ans l'aîné d'Asai, était en train de discuter golf avec le président du Syndicat des industriels assis en face de lui. Son directeur était single player au golf. Il était aussi premier dan de go et de shôgi, et au mah-jong, l'un des meilleurs joueurs du ministère. Asai, assis à ses côtés, tout en portant sa coupe de saké à ses lèvres, écoutait les propos de son chef d'un air docile. Prêter une oreille attentive aux bavardages de ses supérieurs était aussi une manière de leur témoigner du respect. La voix de son chef, qui avait bu du whisky, était forte. Puisqu'il était chef de

cabinet à quarante-cinq ans, son avancement avait été rapide. Contrairement à Asai, il avait commencé sa carrière comme jeune diplômé de la faculté de droit de l'université de Tôkyô. De plus, le sous-secrétaire du ministre, qui avait la main sur les différentes factions du ministère, s'était pris d'affection pour lui.

Asai, avant cette mutation, avait prévenu les industriels que son nouveau directeur resterait tout au plus deux ans et peut-être même seulement un an et demi avant de passer dans un bureau plus important, que de toute façon, ce n'était qu'une courte étape dans sa carrière, il n'avait pas l'intention de s'investir dans son travail, et comme il n'avait certainement aucune idée de ce qui se passait sur le terrain et qu'il se reposait sur lui pour tout, ils n'avaient qu'à lui confier tout ce qui le concernait. Mais il pouvait avoir l'idée de mener une action de grande envergure au cours de son mandat, dans ce cas lui-même serait là et s'arrangerait pour le contenir d'une manière adaptée, avait-il ajouté. Les industriels s'étaient inclinés en lui disant qu'ils comptaient sur lui, qui n'accordait pas d'importance à la carrière et qui était un expert sur le terrain. Asai avait une relation de confiance profonde avec les industriels, et devant le fils de bonne famille qu'était le chef de cabinet, il jouait les candides. Si son nouveau directeur était fort au go, au shôgi, au mah-jong et au golf, c'était parce que ses années d'étudiant lui avaient laissé le temps de se perfectionner, et dès le départ il n'appartenait pas au même milieu que lui-même qui avait grandi dans une famille pauvre et avait été diplômé avec difficulté d'une université privée avant d'entrer dans le bureau où il travaillait maintenant.

Une vingtaine de geishas se trouvaient parmi eux. Devant son directeur l'une d'elles qui ressortait dans le groupe et qui devait elle aussi jouer au golf parlait records avec lui. Faire asseoir une geisha devant le chef de cabinet Shiraishi vers la fin du dîner était peut-être dû à l'intervention de Yanagishita, le



vice-président du syndicat local de la transformation des produits alimentaires. Asai le supposait depuis un moment. Le vice-président était fabricant de jambons et de saucisses. Dès qu'il comprendrait les intentions du nouveau chef de cabinet, Yanagishita qui se trouvait à ses côtés devait se lever discrètement pour venir lui glisser un mot.

Mais c'est une serveuse du restaurant qui vint lui parler à l'oreille :

“Vous avez un coup de téléphone de votre domicile à Tôkyô” chuchota-t-elle.

Asai ne se leva pas tout de suite. Se lever aussitôt aurait été impoli vis-à-vis du directeur qui se trouvait à ses côtés. Il prit délibérément sa coupe de saké sur le plateau devant lui et but une gorgée. Il fit semblant d'écouter son directeur parler golf, tout en réfléchissant à la raison d'un coup de téléphone à cette heure-là. Il était déjà parti de nombreuses fois en voyage d'affaires, et Eiko ne l'avait pratiquement jamais appelé. A la maison il n'y avait que sa femme. Quand ses missions se prolongeaient, elle faisait venir sa jeune sœur de la maison familiale. Cette fois-ci, son voyage devant durer cinq jours, sa sœur était venue.

Recevoir un coup de téléphone de chez lui le soir le mettait vaguement mal à l'aise. C'était normal de ne pas en recevoir dans la journée, puisqu'il ne se trouvait pas à l'hôtel, mais il se demandait ce qu'Eiko lui voulait. A présent, il ne voyait pas non plus de quoi elle pouvait vouloir lui parler.

Une minute plus tard, Asai se leva en silence de son coussin. Le chef de cabinet lui tournait le dos et parlait avec le président du syndicat. La geisha lui jeta un coup d'œil, mais elle reporta aussitôt son regard vers Shiraiishi. A vingt-sept, vingt-huit ans, avec son visage joufflu, elle paraissait au goût de son directeur.

La serveuse qui l'avait attendu à l'entrée de la salle le guida dans un couloir qui tourna deux fois. Il

aperçut à travers la porte vitrée de la cabine téléphonique le récepteur décroché posé à côté de l'appareil.

“Allô, c'est moi...” dit-il mais il n'entendit rien à l'autre bout du fil.

Son cœur se mit à battre plus vite. Il percevait des voix à travers le récepteur, mais elles étaient trop basses pour qu'il puisse comprendre. Alors il entendit plus près une voix féminine laissant échapper un son inarticulé. Cela suffit pour qu'il comprenne qu'il s'agissait de Miyako, la sœur cadette de sa femme. S'il n'avait pas entendu sa voix dans le récepteur, c'est qu'elle sanglotait.

“Ma petite Miya, que se passe-t-il ?”

Sa voix trembla sur la fin de sa question. Il avait l'intuition que si Eiko n'était pas au bout du fil, il lui était peut-être arrivé quelque chose de grave.

“Grande sœur...”

Ensuite il ne comprit pas très bien. Sa belle-sœur était nerveuse, et ses pleurs lui parvenaient comme des rires.

“...”

Elle est morte, eut-il l'impression d'entendre.

“Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Elle est morte. Subitement.

— Morte ? C'est sérieux ?”

Une serveuse passa derrière lui. Comme la porte vitrée de la cabine était hermétiquement fermée, elle ne se retourna même pas.

“Quand ça ?”

Les sanglots de sa belle-sœur redoublèrent, l'empêchant de parler.

“Il y a trois heures...”

... Sa femme était morte trois heures plus tôt et on ne le prévenait que maintenant. Trois heures auparavant, il venait tout juste d'arriver dans ce restaurant. Quand il avait quitté la maison, il leur avait laissé sa feuille de route et la liste des hôtels où il était attendu, si bien qu'en téléphonant à son hôtel, Miyako avait

dû savoir qu'il se trouvait à ce restaurant. Dans ce cas elle aurait dû lui téléphoner bien plus tôt.

La nouvelle lui parvenait si tardivement qu'il pensa à une mort accidentelle. En outre, elle avait dû mourir à l'extérieur. Si elle était morte chez eux, on lui aurait téléphoné tout de suite. Et si elle avait été transportée à l'hôpital, il aurait été prévenu bien plus tôt.

“Un accident de la circulation ?” demanda-t-il, et la voix au téléphone changea :

“C'est moi. Ce n'est pas un accident de la circulation.”

C'était le père d'Eiko. Même son beau-père qui vivait à Hachioji était déjà arrivé chez eux.

“Un arrêt cardiaque. Ce fut si soudain.”

La voix de son beau-père, qui était âgé de soixante-dix ans, était confuse, entrecoupée de toussotements.

“... Eiko était sortie, elle a eu une crise et on nous a dit qu'elle s'était précipitée dans le magasin le plus proche. Miyako a reçu un coup de téléphone de ce magasin, elle s'y est rendue en taxi mais c'était déjà fini.

— Je vois. Alors, l'ambulance a été appelée par ce magasin, c'est ça ? demanda Asai en faisant un effort pour rester calme.

— Au lieu d'appeler une ambulance, comme il y avait un cabinet de généralistes à environ deux cents mètres du magasin, un médecin a bien voulu se déplacer tout de suite. Il paraît qu'à ce moment-là, son pouls s'était déjà arrêté.”

Eiko avait le cœur fragile. Deux ans plus tôt, elle avait déjà fait un léger infarctus.

“Où est-elle ?

— Elle est revenue il y a une heure à la maison. On a su où tu te trouvais parce que Miyako a téléphoné à ton hôtel...”

Le père de sa femme semblait chercher un prétexte pour expliquer le retard mis à le prévenir. Il percevait

les pleurs de Miyako à travers le récepteur. Apparemment, le jeune frère d'Eiko était également présent.

“Tu prends le train de quelle heure ?

— A cette heure-ci il n'y a plus de Shinkansen. Je vais prendre le dernier avion si j'arrive à temps. Ou alors, je prendrai le train de nuit qui arrive à Tôkyô demain matin.

— On t'attend. En tout cas, c'est tellement soudain, que pour toi...”

Le père de sa femme semblait vouloir lui conseiller de revenir et de garder son calme, mais sa voix se brisa. A la fin il sentit que, plutôt que de déplorer la mort de sa fille, il voulait soutenir son gendre afin que dans son trouble il ne fasse pas une bêtise.

Asai sortit de la cabine et s'adressa à une serveuse qui passait dans le couloir :

“Savez-vous si c'est possible d'arriver à temps pour le dernier vol à destination de Tôkyô ?”

La serveuse remonta sa manche violette et il vit sa petite montre à son poignet.

“Il est 20 h 50, n'est-ce pas ? Le dernier est à 21 h 30, donc je pense que même si vous partez tout de suite, vous n'arriverez pas à temps à l'aéroport d'Itami.”

Au restaurant, comme ils avaient beaucoup de clients de Tôkyô, on connaissait par cœur l'heure des derniers vols.

“Ah, c'est donc que vous rentrez à Tôkyô ce soir ?

— Hmm. L'express est à quelle heure ?

— Au départ de Sannomiya, il y a celui de 22 h 05. Il arrive à Tôkyô demain matin aux environs de 9 h 30.

— Je vais le prendre. Appelez-moi une voiture.

— Vous êtes seul ?

— Oui, seul. C'est urgent.”

En revenant dans le couloir, il se dit qu'il allait demander au vice-président Yanagishita de s'occuper du nouveau chef de cabinet. Il n'était pas possible de faire venir quelqu'un du ministère pour le remplacer,

et son directeur devrait terminer seul la tournée d'inspection qui se poursuivait encore deux jours. Ce serait sans doute difficile pour le nouveau chef de cabinet de préserver sa dignité s'il n'était pas accompagné. A moins qu'il ne demande à l'antenne du bureau des affaires alimentaires de Hiroshima d'envoyer quelqu'un ? Sans la présence d'un fonctionnaire du ministère, Shiraishi aurait peut-être du mal à se positionner face aux industriels.

Dans son affolement dû à la mort soudaine de sa femme, Asai continuait à réfléchir machinalement.

Lorsqu'il se retrouva dans la salle, tout le monde en était à la fin du dîner. Son chef était en train d'avaler un bol de riz à la daurade arrosé de thé. La geisha juste en face s'occupait de lui. Elle lui demanda, alors qu'il s'asseyait en s'inclinant, s'il voulait également du riz à la daurade ou nature.

Comme Asai s'était absenté longtemps, son chef paraissait légèrement de mauvaise humeur. Asai, tenant du bout des doigts son bol brûlant de riz à la daurade, réfléchissait à la manière d'aborder le sujet avec lui. Il n'avait pas de temps à perdre. Les pleurs de Miyako lui revenaient à l'oreille.

Asai reposa sur son plateau le bol qu'il venait pourtant de prendre, et faisant glisser ses genoux, il se rapprocha de son chef.

“Je suis absolument désolé, mais...” lui murmura-t-il à l'oreille.

Shiraishi pencha légèrement la tête vers lui d'un air interrogatif.

“Je voudrais que cela reste entre nous, mais...”

Les invités étaient moins agités que lorsqu'ils buvaient du saké un peu plus tôt, mais les conversations allaient bon train.

“... Je viens tout juste de recevoir un coup de téléphone de mon domicile à Tôkyô. Pour me prévenir de la mort subite de ma femme.”

Le chef de cabinet tendait l'oreille d'un air perplexe : le mot "mort" ne suffisait manifestement pas à ce qu'il comprenne.

"D'une crise cardiaque, il y a trois heures."

En entendant le nom de la maladie, Shiraishi comprit enfin. Il ouvrit de grands yeux et reposa son bol sur son plateau. Après un coup d'œil autour de lui, il le fixa du regard :

"C'est vrai ? Eh bien... dit-il à voix basse, mais d'un ton grave, comme on pouvait s'y attendre.

— Oui, le père et la petite sœur de mon épouse viennent de m'annoncer la nouvelle, lui répondit-il dans un souffle.

— Elle était malade, votre femme ? lui demanda son chef sur le même ton.

— Non, elle allait très bien. A ce qu'on m'a dit, elle était sortie quand elle a eu une attaque et elle s'est précipitée dans un magasin proche, mais il paraît que ça a été tout de suite fini.

— Eh bien..."

Puisque Asai l'avait prié de faire en sorte que personne ne le sache, son chef inclina discrètement la tête. Sa mauvaise humeur s'était aussitôt changée en une compassion mêlée d'une certaine tension.

"Alors il vous faut rentrer tout de suite à Tôkyô, lui ordonna-t-il à mi-voix.

— Oui. Je suis vraiment désolé de ne pas pouvoir remplir mes fonctions auprès de vous...

— C'est pas le moment de dire ça. Mais attendez... commença-t-il en jetant un coup d'œil à sa montre. Il n'y a plus d'avion.

— Non.

— Et le train, il est à quelle heure ?

— J'ai demandé à une serveuse, il paraît qu'il y a encore celui de 22 h 05.

— Mais ça ne vous laisse pas beaucoup de temps. Ne vous inquiétez pas pour moi, partez tout de suite.

— Je vous remercie. Je suis absolument désolé de vous ennuyer au cours d'une mission pour des raisons personnelles.

— Ce n'est pas grave. Allez-y, vous avez d'autres chats à fouetter.”

Les représentants des industriels de la transformation des produits alimentaires continuaient à manger du riz ou boire du thé, mais l'air de rien ils jetaient de temps à autre un coup d'œil discret en direction de leurs silhouettes rapprochées. La geisha placée devant lui, par discrétion, parlait à voix basse avec sa collègue la plus proche.

“Bien. Je vous remercie.

— A mon retour à Tôkyô, je ne manquerai pas d'aller m'incliner devant l'âme de la défunte.

— Non, ne vous inquiétez pas de ça... Je suis sensible à votre geste, mais vous êtes quelqu'un de très occupé.

— En tout cas, allez-y vite. Après votre départ, je trouverai le bon moment pour prévenir tout le monde.

— Non, je ne veux pas vous embêter avec ça, je vais demander au vice-président Yanagishita de m'accompagner dans le couloir pour lui expliquer la situation et lui demander de le faire.

— Si vous le dites, approuva-t-il, peut-être parce qu'il n'avait pas envie de prendre l'initiative d'annoncer le malheur familial qui venait de frapper l'un de ses subordonnés.

— Ensuite, au sujet de votre programme pour les jours à venir, voulez-vous que je demande au chef de section des affaires générales du bureau d'alimentation pour la tournée d'inspection à Hiroshima ? Si vous êtes d'accord, je vais tout de suite demander à Yanagishita de s'en occuper.

— Ne vous inquiétez donc pas de ça. Je vais m'en arranger.

— Mais si on n'organise pas la suite...

— Ce n'est pas grave, je vous dis, partez vite. Vous allez passer à l'hôtel chercher vos affaires ?

— Oui... Bon, eh bien je suis désolé mais je me permets de vous laisser.”

Les autres avaient dû se rendre compte du changement de l'ambiance car au moment où Asai se leva de son coussin, la trentaine de paires d'yeux se focalisa sur lui.

Asai invita d'un regard le vice-président du syndicat à l'accompagner dans le couloir. Yanagishita le suivit aussitôt.

Il se montra surpris en apprenant la nouvelle. Comme ils n'avaient pas le temps, l'échange eut lieu en marchant vers la sortie.

“Il me semblait bien, quand vous êtes revenu, que votre conversation chuchotée avec le chef de cabinet était bizarre, mais je ne pensais pas qu'il s'agissait de quelque chose d'aussi grave. Je ne sais quoi vous dire...”

Yanagishita inclina profondément sa tête chauve.

“Merci. C'est un grand choc.

— N'est-ce pas. Un vrai cauchemar. Quand je vais leur apprendre, ils vont être surpris.

— Je me suis dispensé de parler d'une chose aussi funeste pendant le dîner, il faudra essayer de trouver le bon moment.

— D'accord. Mais quand même, vous n'êtes pas obligé de prendre autant de précautions. Tout le monde vous connaît depuis tellement longtemps que vous êtes un peu comme de la famille. Bien sûr, je m'arrangerai pour les prévenir en douceur.

— J'en profite pour vous demander quelque chose, après mon départ, mon directeur va continuer la tournée seul. Il n'y a personne pour s'occuper de lui. Comme je n'ai pas le temps de faire venir quelqu'un du ministère, pouvez-vous téléphoner demain matin au chef de section des affaires générales du bureau d'alimentation de Hiroshima, pour lui demander de venir le chercher à la gare et l'accompagner à ma place jusqu'à la fin de sa mission ?



— Oui, d'accord. Je le ferai... Mais, vous savez, ce n'est pas la peine de vous inquiéter à ce point, lui fit remarquer Yanagishita sur un ton toujours aussi désolé.

— Non non, c'est ma responsabilité, il faut au moins que je m'occupe des directives. Ça m'ennuierait qu'on croie que je laisse tomber tout ça à cause d'une affaire privée.

— Une affaire privée, il s'agit quand même du décès de votre femme.

— Bah, malgré tout, il faut quand même séparer les choses. Mon directeur risque de se sentir seul. Vous savez, quand il se retrouve seul, un chef de cabinet perd de son prestige.

— Ça, oui, c'est sûr...

— En tout cas, je compte sur vous.

— Je m'occupe de tout. Vous pouvez partir tranquille.”

Asai s'arrêta un instant pour s'approcher de l'oreille de Yanagishita :

“... La fille assise en face de lui, vous croyez qu'elle lui plaît ? questionna-t-il, inquiet pour la suite de la soirée.

— Vous trouvez que c'est le moment de vous préoccuper de cela ?”

Yanagishita avait l'air stupéfait.

... Asai reprit entièrement ses esprits dans le train de nuit qu'il avait enfin réussi à prendre. Il était balloté sans pouvoir fermer l'œil lorsqu'il pensa : “Quand Eiko a eu son attaque, où se trouvait-elle ?”

Il avait oublié de poser la question au téléphone.

Après les funérailles de sa femme, Asai célébra le service bouddhique du septième jour. Quand ce fut terminé, la maison devint soudainement vide. La famille ne se réunirait pas d'ici longtemps. La prochaine fois ce serait pour la cérémonie du premier anniversaire de sa mort, et il se demandait combien de personnes se rassembleraient alors. Puisqu'ils n'avaient pas d'enfants, c'était comme si les liens avaient été coupés.

Ils avaient vécu en couple pendant sept ans. Eiko, qui avait huit ans de moins que lui, était arrivée l'année suivant la mort de sa première femme, lorsqu'il avait trente-cinq ans. Elle en avait vingt-sept alors et c'était son premier mariage. Selon l'intermédiaire, à force de se montrer difficile pour les propositions de mariage qu'elle avait reçues depuis sa jeunesse, elles avaient fini par se tarir, et lors de leur première rencontre, Asai avait pensé que ce devait être la vérité. Eiko n'était pas si belle, mais son expression était gaie et elle avait du charme.

Asai, parce que sa première femme était laide, avait insisté auprès de l'intermédiaire pour obtenir l'assentiment d'Eiko. Si cela avait pris du temps, c'est parce qu'elle avait dû hésiter. Pour elle il s'agissait peut-être d'un mariage un peu tardif, mais pour lui, un second mariage constituait un handicap. De plus,

Asai n'avait pas confiance en son visage, et depuis sa jeunesse, il n'avait jamais eu de succès auprès des filles. Il pouvait juste compter un peu sur sa vie stable de fonctionnaire, mais là aussi, son salaire était très faible.

En fin de compte, après s'être inquiété de tout cela, il avait pu accueillir Eiko chez lui. Bien sûr, il l'aimait. Avec l'expérience du remariage, il ne pouvait s'empêcher de trouver que sa seconde femme avait l'air d'une enfant, et il avait plutôt l'impression de la choyer que de l'aimer. Elle avait huit ans de moins que lui mais paraissait plus jeune de dix, douze, voire treize ans.

Eiko, habituée à cette affection de son mari, plutôt que de l'aimer, semblait avoir tendance à faire l'enfant gâtée. C'est ainsi qu'elle était devenue capricieuse. Il n'était pas rare qu'elle prétende la fatigue pour rester deux ou trois jours au lit sans rien faire dans la maison. Dans ces moments-là, Asai ne se fâchait pas, faisait la cuisine et le ménage, et il lui arrivait même d'aller faire les courses.

Quand Eiko disait qu'elle était fatiguée, elle refusait tout contact avec lui. Elle n'avait jamais montré beaucoup d'intérêt pour les relations conjugales. Cela ne signifiait pas qu'elle n'avait pas d'amour pour son mari, mais simplement, elle ne prenait jamais l'initiative. Pour lui, c'était un peu frustrant, mais cela ne changeait rien au fait qu'elle était une épouse adorable.

Eiko était sympathique et sociable. Cela contrastait beaucoup avec son attitude plutôt silencieuse à la maison. Elle était différente selon qu'elle se trouvait chez eux ou à l'extérieur. Elle devait certainement s'ennuyer à la maison, seule avec lui. Quand elle sortait, elle paraissait revivre.

Ses relations, pour la plupart, étaient des amies de jeunesse et des connaissances qui en dérivait. Au début elle avait appris le chant classique de kouta